
En tant qu'auteur non professionnel, je mets cette pièce gratuitement à la disposition des troupes de théâtre amateur qui souhaiteraient la jouer.

Je demande seulement à en être prévenu : everob@orange.fr

Théâtre'Amicalement.

En mains propres

Robert **BOURON**

(durée en lecture : environ 25 mn)

Comédie dramatique. (2 femmes – 3 hommes).

Monsieur Auplacet, maire, veut prolonger son mandat.

Une idée a germé dans son esprit ; s'entourer de médias et préparer une campagne pré-électorale comme on n'en a jamais vue. Mais est-ce sans prendre le moindre risque ?

Personnages...

- **Le cameraman** (Pierre Giffard)
- **La photographe** (Béatrice Lumet)
- **Le journaliste** (Charles Denis)
- **La femme** (Bernadette Tison)
- **Le politique** (Antoine Auplacet)

Décor... Une pièce vide, quelconque, avec seulement un canapé.

Un grand écran de téléviseur est placé en avant-scène (*côté cour ou jardin*) et retransmet les moments où la caméra filme. Il ne fait pas partie du mobilier de la pièce (*un autre choix de mise en scène peut remplacer cet effet*).

Vêtements... Actuels, au choix des acteurs/actrices.

Un homme est assis sur le canapé, il attend.

Un sac est posé à même le sol.

Un trépied plié et un éclairage d'appoint sont posés à côté.

Il regarde sa montre.

Un temps.

Une femme entre, elle porte un sac en bandoulière.

Il se met debout.

Le cameraman – Béatrice !

La photographe – Pierre !

Le cameraman – Qu'est-ce que tu fais ici ?

La photographe – Et toi ?

Ils se regardent.

Le cameraman – Je t'écoute...

La photographe – Non ! moi ! je t'écoute...

Le cameraman – Nous sommes visiblement ici pour la même chose, pourquoi nous justifier ?

La photographe – Justement ! pour savoir s'il s'agit bien de la même chose.

Il sort une lettre de sa poche.

Elle sort une lettre identique de sa poche.

Un autre homme entre. Il porte, lui aussi, un sac en bandoulière.

Le journaliste – Béatrice... Pierre ?

Le cameraman – Salut, Charles !

La photographe – Bonjour, Charles.

Le journaliste – Bonjour, Béatrice.

Regardant les lettres.

Le journaliste – Je pensais que j'étais le seul à être au courant...

Il sort lui aussi une lettre identique.

Le journaliste – J'ai reçu ça, moi aussi !

Méfiante.

La photographe – Comment savoir si nous venons tous les trois pour la même chose ?

Le cameraman – C'est simple, Béatrice ; je te donne mon courrier, toi tu donnes le tien à Charles, qui lui me donne le sien.

Le journaliste – D'accord !

Ils s'exécutent.

Le cameraman – Maintenant, chacun de nous lit, à voix haute, le papier de l'autre.

La photographe – Très bien, Pierre.

Le journaliste – Allons-y ! je commence...

Ils lisent en se mettant devant la personne à qui est adressé le courrier.

Le journaliste – « Monsieur Pierre Giffard. Je vous invite à venir me rencontrer à cette adresse demain jeudi à quinze heures précises. Emmenez tout ce qu'il faut pour filmer. Cordialement. »

Le cameraman – « Madame Béatrice Lumet. Je vous invite à venir me rencontrer à cette adresse demain jeudi à quinze heures précises. Emmenez vos appareils photo. Cordialement. »

La photographe – « Monsieur Charles Denis. Je vous invite à venir me rencontrer à cette adresse demain jeudi à quinze heures précises. Emmenez votre magnétophone. Cordialement. »

Ils se redonnent les lettres.

La photographe – Lettres manuscrites...

Le journaliste – La même écriture...

Le cameraman – Aucune signature...

Le journaliste – En tout cas, nous sommes bien là pour la même chose ?

Le cameraman – C'est étrange... ne trouvez-vous pas ?

Après un petit temps de réflexion.

Le journaliste – Effectivement... c'est étrange !

La photographe – Et pourquoi nous trois ?

Le cameraman – Ne sommes-nous pas, tous les trois, des médias ? ... Je ne vois que ça !

Un temps.

Une femme entre. Elle porte un colis sous le bras.

La femme – Bonjour. J'apporte un colis que je dois remettre à quelqu'un à quinze heures à cette adresse...

Le journaliste – À l'un d'entre nous ?

Elle les regarde les uns après les autres.

La femme – Non ! il n'est pas destiné à l'un d'entre vous.

Le journaliste – Vous connaissez donc la personne à qui il est destiné ?

La femme – Oui !

Le cameraman – Vous aussi vous êtes invité à la rencontrer ?

La femme – Non ! je ne pense pas.

La photographe – Nous attendons cette personne, mais nous nous ne savons pas de qui il s'agit.

Un temps.

Il regarde sa montre.

Le cameraman – Quatorze heures cinquante-quatre : nous n'allons pas tarder à être fixés ; en attendant, asseyons-nous et patientons...

Ils s'asseyent l'un à côté de l'autre sur le canapé.

La femme reste debout.

Un temps.

Le journaliste – Je peux regarder le colis ?

La femme – Si vous voulez.

Elle lui donne.

Le journaliste – Il n'y a plus le bordereau d'expédition ?

La femme – J'ai préféré l'enlever.

Il soupèse le colis.

Le journaliste – C'est un peu lourd.

La femme – Vous trouvez ?

La photographe – Fait voir, Charles ! (*Elle le prend, le soupèse*) ... Sans plus.

Elle tend le colis au cameraman.

Le cameraman – Oui ! sans plus.

Il redonne le colis.

La femme – Dans un colis en carton ; le poids est trompeur.

Elle va se mettre à l'écart.

Un temps.

Le cameraman – Madame, si vous souhaitez repartir, nous pouvons remettre le colis à son destinataire.

La femme – Non ! je dois le remettre « *en mains propres* ».

Un temps.

Le journaliste – Je peux vous demander ce que vous faites dans la vie ?

La femme – Je suis veuve.

Le journaliste – Ce n'est pas cette réponse que j'attendais.

La femme – C'est pourtant cette réponse qui me vient à l'esprit en cet instant.

Ils patientent.

Un homme entre, sûr de lui.

Il porte beau sur lui ; gants, manteau, chapeau, lunettes de soleil.

La femme se recule discrètement.

Il aperçoit les personnes sur le canapé. Un immense sourire éclaire son visage.

Le politique – Bonjour, mes amis !

Enlevant son chapeau et ses lunettes de soleil.

Le journaliste – Monsieur Auplacet... Quelle surprise !

Ils se lèvent tous les trois et vont lui serrer la main.

Le journaliste – Bonjour, monsieur.

La photographe – Bonjour, Monsieur Auplacet... c'était donc vous ?

Le politique – Eh oui !

Le cameraman – Bonjour, Monsieur Auplacet ; c'est vous qui nous avez fait parvenir ces invitations ?

Suffisant et amusé.

Le politique – Oui ! c'est moi ! Antoine Auplacet : le seul homme politique qui porte bien son nom ! Permettez...

Il enlève ses gants, son manteau et les posent avec son chapeau sur le canapé

Le politique – Avant que je vous explique le but de notre rencontre, pourriez-vous me rappeler vos noms et fonctions ? Honneur à vous, madame.

La photographe – Béatrice Lumet : photographe indépendante.

Le cameraman – Pierre Giffard : cameraman indépendant.

Le journaliste – Charles Denis : journaliste indépendant.

Satisfait, souriant.

Le politique – Indépendante, indépendants ; qui ne dépendent point de... qui ne sont pas subordonnés à... Ah ! (*Poussant un gros soupir*) ... Cela me change de toutes ces personnes avec étiquette que je fréquente, à toutes ces personnes soumises, ou insoumises, à ma cause. Des indépendants, des non-influencables, des personnes de confiance... enfin, normalement. N'est-ce point Jean-Jacques Rousseau qui a dit dans : « *Les confessions* » quelque chose comme : « *Il n'est pas toujours facile d'être pauvre et indépendant.* »

Il tire sur sa veste, rajuste sa cravate, se recoiffe de la main.

Très à l'aise, avec un regard et un geste amical vers chacun.

Le politique – Maintenant, Madame Lumet, Monsieur Giffard, Monsieur Denis, asseyez-vous tous les trois sur le canapé ; je vais vous expliquer les raisons de notre rendez-vous..

Il s'interrompt en voyant une femme qui sort de la pénombre tenant un colis sous son bras et une lettre dans sa main.

Elle s'avance vers lui.

La femme – Bonjour, monsieur. J'ai reçu, chez moi, un colis accompagné d'une lettre me demandant de bien vouloir remettre celui-ci à l'adresse où nous sommes, aujourd'hui jeudi à quinze heures. Je précise que le courrier me demande de le remettre « *en mains propres* » à Monsieur Antoine Auplacet.

Elle lui montre et, se tapant la main sur le front.

Le politique – Ah ! mais oui ! tout à fait ! diable... le colis ... Comment ai-je pu l'oublier !

Regardant la femme.

Le politique – Alors, c'est vous qui avez été sollicitée ? C'est très aimable à vous, je vous remercie beaucoup de votre serviabilité...

S'adressant à tout le monde d'un ton assuré.

Le politique – Je ne pouvais pas faire livrer ce colis et son contenu ici vu qu'il n'y a personne, alors j'ai demandé à Géraldine, ma secrétaire, qu'elle l'envoie à une personne de son choix, une personne de confiance, disponible, pour qu'elle me l'apporte ici même, aujourd'hui, à quinze heures...

Avec un sourire.

Le politique – Et c'est tombé sur vous ! Encore merci pour votre obligeance, madame... madame ?

La femme – Madame Bernadette Tison ou, plus exactement, Madame, veuve Albert Tison.

Fronçant les sourcils en réfléchissant.

Le politique – Albert Tison ? Ce nom me dit quelque chose... Ah oui ! Albert Tison, maintenant je me souviens... je me souviens même très bien. Nous nous sommes affrontés pendant plusieurs années, de Conseil des Prud'hommes en Palais de Justice, de propos nauséeux en lettres assassines, tout cela pour qu'il finisse par... excusez-moi ! je me dois de ne pas salir sa mémoire.

La femme – Vous pouvez finir votre phrase, cela ne le fera pas revenir.

Suffisant.

Le politique – Dieu merci ! Je lui avais pourtant souvent dit : « *Monsieur Tison, vous n'avez qu'une chance sur dix ; ne la ratez pas.* »

Avec un sourire en coin.

Le politique – Il l'a raté, il a perdu... j'ai gagné ! Il n'a jamais voulu lâcher prise... Rendons-lui cet hommage : c'était un redoutable bretteur.

La femme – Ce n'est pourtant pas avec une épée qu'il a mis fin à ses jours.

Ils se regardent fixement dans les yeux.

La photographe veut prendre une photo.

Autoritaire, avec un geste de la main.

Le politique – Non ! pas ensemble !

Mauvais.

Le politique – Quelle coïncidence que cela soit tombé sur vous ?

Calmement.

La femme – Oui ! comme vous dites : « *quelle coïncidence* ».

Sèchement.

Le politique – Donnez-moi le colis ?

Avec un petit sourire en coin.

Le politique – Vous pouvez garder la lettre, en souvenir. Maintenant, vous pouvez disposer... Au revoir, Madame, veuve Albert Tison, ou plutôt... adieu !

Elle part et sort, très digne.

Il hausse les épaules et se retourne vers les autres très à l'aise.

Le politique – Excusez-moi pour ce petit imprévu. Messieurs ; l'un d'entre vous aurait-il un couteau sur lui pour ouvrir ce colis ?

Le journaliste cherche dans sa poche.

Le politique – Merci, Monsieur Denis. Je reviens, j'en ai pour un instant, ne bougez pas. Monsieur Giffard, préparez votre caméra, nous allons faire un petit film très court dont je serai la vedette.

Le cameraman – Dans quel but, Monsieur Auplacet ?

Le politique – Je vous le dirais tout à l'heure.

Il part dans la pièce attenante, le colis sous le bras.

Ils se regardent tous les quatre, interrogatifs.

Ils préparent leurs matériels respectifs.

Un temps.

Il revient, tout sourire, il pose le carton ouvert et vide sur le sol. Il redonne le couteau.

Le politique – Me revoilà... Merci, Monsieur Denis.

Il regarde sa montre.

Le politique – Madame, messieurs, chers médias, à vos appareils ; vous allez pouvoir commencer votre travail... Monsieur Giffard, je vais m'asseoir sur le canapé, vous me cadrez en plan américain, plan fixe sans mouvement de caméra, je vais m'adresser à mes électeurs.

Le cameraman – À vos électeurs ? Je vous aurai plutôt vu arrivant d'un pas franc et décidé du fond de la pièce et vous arrêtant devant la caméra, le regard bien dans l'objectif, pour montrer votre assurance, votre dynamisme, votre envie de leur parler.

Ferme.

Le politique – Faisons simple et surtout faisons comme je vous le demande ! Je suis pressé !

Il s'assied sur le canapé.

Le cameraman – Un instant, Monsieur Auplacet, ne bougez pas, je vais régler le trépied de la caméra à votre hauteur...

Il patiente.

Le cameraman – Voilà ! maintenant j'oriente l'éclairage sur vous.

Le cameraman allume le projecteur d'appoint et le règle.

La photographe prépare son appareil photo.

Le journaliste allume son magnétophone et tend son micro.

Un genou à terre en regardant l'écran de contrôle de la caméra.

Le cameraman – Je suis prêt !

Le politique – Parfait ! moi aussi je suis prêt ! À vous de jouer : vous filmez, vous photographiez, vous enregistrez ; j'attends votre signal...

Le cameraman – Est-ce que c'est bon pour toi, Béatrice ?

La photographe – C'est bon !

Le cameraman – Charles ?

Le journaliste – Je suis prêt !

Le cameraman – Attention ! c'est parti Monsieur Auplacet, ça tourne...

La lumière sur scène s'affaiblit, sauf dans la zone de la caméra, pour que l'on voie en gros plan le visage de l'homme politique sur l'écran du téléviseur.

Regardant la caméra.

Le politique – Bonjour mesdames, bonjour mesdemoiselles, bonjour messieurs... Est-il besoin de me présenter ? Non ! je suis votre élu : celui qui vous a tout apporté dans votre magnifique ville depuis de très nombreuses années, qui a su gérer l'argent des contribuables honnêtes que vous êtes, qui a su améliorer toutes les installations existantes, en créer de nouvelles pour continuer de hisser vers le haut notre bonne ville et faire d'elle un des villes la plus attrayante, la plus performante, la plus culturelle, la plus dynamique de France. Pourtant... malgré toutes ces réussites parlantes, palpables, concrètes, visibles, à la disposition de tous ; du plus aisé au plus modeste, certains dressent contre moi les bassesses de l'ambition, de la prétention, de l'arrogance, de la domination ; les barrières de la haine, de la jalousie, de la réussite ; me traitent d'arriviste, de parvenu... Je ne répondrais pas à tant de haine, je ne répondrais plus à tant de mépris en continuant de me battre... J'ai pris la décision, en mon âme et conscience, de mettre fin aujourd'hui à tous ces combats et de vous montrer que, comme par le passé, un homme fier, honnête, intègre, un homme politique qui n'aura servi que l'honneur de sa Patrie, l'honneur d'être Français, l'honneur d'être le digne représentant que vous avez élu, peut aussi avoir le droit de se retirer comme il l'a décidé...

Immobilisant un instant son regard dans l'œil de la caméra.

Le politique – Par un duel ultime, entre lui-même et, lui-même...

Il plonge vivement la main dans sa veste, en sort un pistolet et le porte à sa tempe.

Le flash crépite.

Il appuie sur la détente. Une détonation retentit.

Il est projeté brutalement sur le canapé.

Le flash crépite.

L'image sur l'écran du téléviseur s'arrête.

Le journaliste et la photographe se reculent et restent figées.

Le cameraman regarde lui aussi.

Un temps.

Le politique se redresse.

Flash.

Il regarde l'objectif bien de face.

Flash.

Un immense sourire silencieux illumine son visage.

Flash.

Un temps.

Il se relève, radieux.

Le politique – Parfait ! parfait !

Il ouvre sa veste, laissant apparaître le holster dans lequel il remet le pistolet.

Le politique – Madame ! messieurs ! c'est avec un très grand plaisir que je vous annonce...

Il croise les bras.

Le politique – Que je suis mort !

Le journaliste – Mort ! mais... Monsieur Auplacet, peut-on savoir le but de cette mise en scène ?

Très satisfait, calme.

Le politique – Une campagne pré-électorale, mon ami ; une campagne inédite ; une campagne pré-électorale mieux qu'à l'américaine ; une campagne qui n'a pas fini de faire parler d'elle !

Le journaliste – Mais pourquoi ? À quelle fin ?

Le politique – Poser à mes électeurs, poser à mes administrés, poser à mes détracteurs ces questions : « *Seriez-vous capable de continuer sans moi ?* » ; « *Connaissez-vous quelqu'un d'aussi compétent, d'aussi adroit, d'aussi apte à diriger votre ville ?* »

Après un temps de réflexion.

Le journaliste – Monsieur Auplacet, c'est osé !

Sûr de lui.

Le politique – Les municipales sont dans un mois et je m'y représente. Une dizaine de jours avant, nous enverrons le film aux grands médias : télévisions, journaux, numériques ; immédiatement : « *la une* » partout ; les retombées financières pour vous, la tristesse et l'abatement dans mon camp.

Le cameraman – Mais vous ! vous serez où ?

Le politique – Secret de campagne. Les médias ne doivent pas tout savoir ; vous ne devez pas tout savoir, la réussite en dépend.

Le journaliste – Mais... même si vous n'êtes mort qu'officieusement, il va bien falloir vous enterrer officiellement ?

Le politique – J'ai tout prévu, tout organisé ; j'ai des amis sûrs dans la partie. Je compte être mort trois ou quatre jours, pas plus, sur un week-end !

La photographe – Comment ferez-vous pour dévoiler la supercherie ?

Toujours avec beaucoup d'assurance.

Le politique – Dans la semaine qui précèdera ma réélection, nous remontrons le même film au public, via les mêmes médias, mais avec, en plus, moi, tel que vous m'avez filmé, me relevant,

un magnifique sourire sur les lèvres et là, apparaissant en incrustation avec arrêt sur mon visage, la question, le slogan : « *Que ferions-nous sans lui ?* »

Tous les trois le regardant, immobiles.

Le journaliste – Monsieur Auplacet, je me répète : c'est osé !

Le cameraman – Moi ! je dis que c'est audacieux !

La photographe – Et bien moi ! Monsieur Auplacet, je dis que c'est courageux ! bravo !

Satisfait, en se désignant.

Le politique – L'idée est de moi !

Il enlève sa veste, ôte le holster avec le revolver, les remet dans le colis en carton qu'il pose sur le canapé. Il remet sa veste.

Le politique – Maintenant, il faut m'excuser, je ne traîne pas, mon emploi du temps de l'après-midi est chargé. Je vous recontacterais très rapidement tous les trois pour fixer, comment dirais-je, une autre réunion de travail pour peaufiner notre : « *œuvre collective* ».

Le journaliste – Nous sommes à votre disposition, Monsieur Auplacet.

Le cameraman – Je connais beaucoup de personnes dans l'audio-visuel sur Paris qui seront preneuses du film.

La photographe – J'ai tout un réseau d'adresses qui sera aussi très friand de vos photos.

Le journaliste – J'ai personnellement de très bons contacts avec toutes sortes de journaux, de revues, de magazines qui seront très intéressés, eux aussi, par le récit détaillé de l'évènement...

Le politique – Je ne vous ai pas choisi au hasard : vos noms sont des références !

Il met son manteau.

Un temps.

Un peu embêté.

Le journaliste – Monsieur Auplacet ? Je suis un peu gêné de devoir aborder ce point délicat...

Le politique – N'en soyez pas gêné, j'y venais... Il est bien entendu, madame, messieurs, que votre silence, votre discrétion ont un prix.

Il prend dans son manteau trois enveloppes qu'il distribue à chacun.

Le politique – Tenez ! c'est pour vous...

Ils prennent sans hésitation leur enveloppe.

Le politique – Vous pourrez vérifier : le montant de chaque chèque est identique.

De nouveau hésitant.

Le journaliste – Le montant du présent chèque, couvre-t-il les deux passages du film ou seulement le premier passage ?

Le politique – Après le second passage, après que je sois ressuscité, lorsque je serai réélu, vous recevrez, chacun, chacune, un chèque d'un montant identique au premier.

Le cameraman part regarder le film sur l'écran de sa caméra.

Monsieur Auplacet referme son manteau, remet son chapeau et ses lunettes de soleil, amusé.

Le politique – Comme vous le voyez, pour éviter que l'on ne me reconnaisse dans la rue, je me suis quelque peu déguisé...

Il regarde de nouveau sa montre et prend le colis sur le canapé.

Le politique – Une dernière chose... Comme je suis venu à pied ; l'un d'entre vous peut-il se charger discrètement de ce colis et me le rapporter, tout aussi discrètement, lors de notre prochaine rencontre pour que je le restitue à son propriétaire ?

La photographe – Donnez-le-moi, Monsieur Auplacet, je m'en charge.

Lui adressant un grand sourire tout en remettant ses gants.

Le politique – Merci, Madame Lumet, vous êtes très aimable... Sur ce, madame, messieurs, je vous laisse, je suis attendu par ailleurs. Bonne fin de journée.

La photographe – Bonne fin de journée, Monsieur Auplacet.

Le journaliste – Bonne fin de journée, Monsieur Auplacet.

Il part.

Le rappelant, le regard sur son écran de caméscope.

Le cameraman – Monsieur Auplacet ! Excusez-moi... je crois qu'il y a un problème...

Il revient.

Le politique – Un problème ?

Ennuyé.

Le cameraman – Regardez la fin du film...

Il enlève ses lunettes de soleil et regarde attentivement sur l'écran de la caméra.

On voit ce qui a été filmé sur le grand écran de télévision.

Soudainement en colère.

Le politique – Comment ça ! vous n'avez pas filmé le moment où je me relève ! le moment final ! celui où je souris à mon public ! Ce moment crucial où je le rassure, où je lui montre que je suis toujours vivant, qu'il peut encore compter sur moi ?

Le cameraman – J'ai été tellement surpris par votre geste, par la détonation, j'ai tellement cru à un vrai drame que... j'ai dû appuyer sans m'en rendre compte sur le bouton d'arrêt.

Très en colère.

Le politique – Nom de Dieu ! Giffard, vous êtes un incompetent ! Vous vous laissez surprendre comme un débutant ! Vous êtes incapable de gérer l'imprévu ! De vous maîtriser devant des événements inattendus !

Il s'approche de son visage, dédaigneux.

Le politique – Vous êtes un petit, Giffard ! je vous ai mal choisi !

Le cameraman – Vous m'auriez simplement dit qu'il y avait des balles à blanc dans le pistolet, cela aurait suffi... et je ne savais pas que vous vouliez donner une suite à ce geste ; il aurait fallu que vous soyez plus explicite, moins mystérieux... Par contre, Monsieur Auplacet, pour le reste du film, pour votre discours et surtout pour le passage du suicide, c'est parfaitement crédible ; vous jouez parfaitement la comédie, vous trompez bien votre monde.

À lui-même, cherchant à se calmer.

Le politique – Bon ! reprends-toi, Antoine, reprends-toi...

Regardant sa montre.

Le politique – J’avais un rendez-vous très important avec l’opposition à seize heures ; ils vont se gausser de mon retard, l’attribuer à je ne sais quoi, me brocarder, en profiter pour me ridiculiser une nouvelle fois.

La photographe – Monsieur Auplacet, laissez-moi appeler votre secrétaire ; je vais lui dire que notre entretien s’est prolongé un peu plus que prévu.

Le politique – Mais ce n’est pas possible ! je n’ai choisi que des idiots !

Allant vivement vers elle.

Le politique – Madame Lumet, pensez-vous que j’ai dit à ma secrétaire où j’allais et ce que je venais faire ici avec vous trois ? ... Vous vous doutez bien que non !

La photographe – Je suis désolée.

Il regarde de nouveau sa montre, très nerveux.

Il réfléchit. Respire un grand coup.

Le politique – Bon ! j’accepte mon retard, je m’en expliquerais devant eux, j’ai l’habitude ! Nous allons refaire la prise Monsieur Giffard... L’idée de la satisfaction qu’ils vont avoir à l’annonce de mon suicide et l’idée de leurs têtes quand ils vont me revoir bien vivant à quelques jours du scrutin, me motive tellement que cela vaut bien un petit effort supplémentaire et, comme disait... je ne sais plus qui : « *Le ridicule ne tue pas, on survit à la moquerie.* »

Le cameraman – Cela ira très vite, Monsieur Auplacet... Nous allons reprendre au moment où vous terminez votre discours, juste avant que vous ne saisissez l’arme dans votre veste, le raccord sera plus crédible et nous filmerons la suite dans la continuité... Remettez-vous comme précédemment ; enlevez manteau et chapeau.

Il se prépare ; enlève ses gants, son manteau, se recoiffe, rajuste sa cravate.

Il enlève sa veste. Avec un regard froid, d’un ton sec.

Le politique – Madame Lumet ! donnez-moi le carton !

Il replace le holster sur sa chemise, prend le pistolet, défait la sécurité, remet sa veste, brosse son pantalon d’un revers de la main.

Il donne un coup de pied dans le carton.

Le politique – Ne ratez surtout pas cette prise-là !

Il s’assied sur le canapé.

Le cameraman – Charles ? J’aurais besoin pour le raccord image-son que tu annonces la seconde prise... Tu te places de façon à ce que l’on voit tes mains devant la caméra et tu annonces en même temps : « *Monsieur Auplacet, suite et fin* » ...

Se tournant vers celui-ci.

Le cameraman – Cela ne vous gêne pas ?

Le politique – Pas du tout !

Le cameraman – Ensuite, tu frappes sèchement dans celles-ci, comme ça...

Il montre en frappant une fois dans sa main.

Le journaliste – Comme le *clap* au cinéma ?

Le cameraman – Exactement ! Monsieur Auplacet... êtes-vous prêt ?

Le politique – Je suis prêt !

Le journaliste place ses mains devant la caméra.

La lumière sur scène faiblit, seul l'éclairage d'appoint de la caméra est allumé, on voit l'image sur l'écran du téléviseur.

Regardant la photographie.

Le cameraman – C'est bon pour toi, Béatrice ?

La photographe – C'est bon, Pierre.

Le cameraman – On y va... ça tourne... à toi, Charles...

Le journaliste – « Monsieur Auplacet, suite et fin. »

Il frappe sèchement dans ses mains, se retire du champ, prend son magnétophone.

Monsieur Auplacay saisit brusquement le pistolet.

Flash.

Le dirige vers sa tempe.

Flash.

Une détonation retentit.

Il s'écroule sur le canapé.

Flash.

Ils attendent tous les trois, immobiles, attentif à la suite de leur travail.

Un temps.

Rien ne se passe, Monsieur Auplacet ne bouge pas.

Ils s'interrogent du regard, se font des signes d'incompréhension.

On voit un filet de sang couler au coin de la bouche du corps immobile.

La photographe – Mon Dieu !

Le journaliste – Du sang ?

Béatrice, se jette dans les bras de Charles.

Un temps.

Pierre s'avance près du canapé ensanglanté, regarde le visage puis le pistolet tombé à terre.

Le cameraman – Il s'est vraiment suicidé !

La photographe – Mais pourquoi ? Pourquoi ?

Le journaliste – Je ne comprends pas...

Un temps.

Ils se regardent les uns les autres, hésitants.

Le cameraman – Qu'allons-nous faire maintenant ?

Le journaliste – Il faut prévenir la police.

La photographe – Mais le film, les photos... ils vont les saisir !

Le cameraman – Il ne faut surtout pas ! Tout cela vaut une fortune maintenant !

Un temps.

Ils se regardent, regardent le corps.

Le journaliste – Ramassons notre matériel ; ne touchons plus à rien ; laissons cet endroit tel qu'il était en arrivant, et partons.

Ils s'empressent de ramasser tout ce qui leur appartient et se préparent à sortir.

Donnant un dernier coup d'œil.

La photographe – Et le colis ?

Après un temps de réflexion.

Le journaliste – Il faut l'emmener. Ne laissons aucune trace que quelqu'un d'autre que Monsieur Auplacet ne soit venu ici.

Elle va le chercher.

Ils quittent la pièce.

Un temps.

La femme apparaît.

Elle s'avance et s'immobilise devant le corps allongé sur le canapé. Elle regarde le pistolet tombé à terre.

Elle sort une lettre de sa poche qu'elle lit à voix haute.

La femme – « Bernadette,

Tu pourras trouver ma démarche quelque peu indélicate, sachant que nous ne nous parlons plus depuis cette longue affaire et le triste dénouement qui s'en suivit.

Je me rappelle t'avoir entendu nous dire, aux obsèques de ton mari : « J'espère qu'un jour je pourrai le regarder droit dans les yeux, pour qu'il comprenne que je ne lui pardonnerai jamais. »

Il y a quelques jours, Monsieur Auplacet, maire de notre ville, a téléphoné à Rémi, mon mari, pour lui demander de lui prêter un des pistolets de sa collection et d'y joindre quelques balles à blanc ; pour faire une farce à des amis, disait-il.

Il souhaitait que nous lui fassions parvenir le colis, à cette adresse, par une personne de confiance, afin qu'il lui soit remis en mains propres.

J'ai eu beau réfléchir, chercher parmi les personnes de confiance que je connais, j'en reviens toujours à l'idée que c'est à toi, et à toi seule, que je dois adresser ce colis.

Géraldine, secrétaire de Monsieur Antoine Auplacet, la sœur d'Albert ; ta belle-sœur. »

Elle plie la lettre, la met dans sa poche.

La femme – La curiosité est un vilain défaut, dit-on... Toutefois, en ouvrant le colis qui contenait l'arme et en constatant que les balles à blanc étaient du même calibre que les vraies qu'Albert utilisa pour mettre fin à ses jours, je n'ai pu résister à l'envie d'en remplacer une, même si je ne savais pas ce à quoi vous destiniez votre : « farce » ; j'avais comme un pressentiment, comme si quelque chose me disait que c'était maintenant, que le moment était venu, que plus jamais il ne se représenterait.

Parlant au corps allongé.

La femme – Monsieur Auplacet ? Comment disiez-vous en parlant d'Albert ? « Monsieur Tison, vous n'avez qu'une chance sur dix ; ne la ratez pas. »

Calmement.

La femme – Savez-vous ce que j'ai pensé, tout à l'heure, en vous écoutant dans votre colère, quand vous montriez votre vrai visage : « *Monsieur Auplacet, vous n'avez qu'une vraie balle à votre disposition, ne la ratez pas* ».

Elle reste un instant le regard fixé sur lui.

La femme – Justice a été rendue... et votre main, comme le juge suprême quand il annonce sa sentence au condamné, n'a pas tremblée en la rendant.

Elle s'éloigne et sort, la tête haute.

Mai-juin 2014

(230524)

Note de l'auteur.

Les personnages et les situations de cette pièce sont imaginaires.

Toute ressemblance avec des personnes ou à un évènement réel, passé présent ou à venir, ne pourrait être que fortuite.

R.B.
